Document généré le 1 juil. 2025 17:09

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les langues d'Ésope

Montréal français de Pauline Harvey, Lèvres urbaines, no 16 (1987), s.p. *Collectif*, Lèvres urbaines, no 17 (1987), s.p. *L'Amour panique* d'Antonio d'Alfonso, Lèvres urbaines, (1987), 12 p. *Poèmes anglais* de Patrice Desbiens, Sudbury, Prise de parole, 1988, 62 p., 9,95$. *L'Espace éclaté* de Pierre Albert, Sudbury, Prise de parole, 1988, 87 p., 9,95$. *Au matin l'amour* de Daniel Roy, East Angus, Scions, 1988, 65 p.

Jocelyne Felx

Numéro 53, printemps 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38970ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1989). Compte rendu de [Les langues d'Ésope / *Montréal français* de Pauline Harvey, Lèvres urbaines, no 16 (1987), s.p. / *Collectif*, Lèvres urbaines, no 17 (1987), s.p. / *L'Amour panique* d'Antonio d'Alfonso, Lèvres urbaines, (1987), 12 p. / *Poèmes anglais* de Patrice Desbiens, Sudbury, Prise de parole, 1988, 62 p., 9,95$. / *L'Espace éclaté* de Pierre Albert, Sudbury, Prise de parole, 1988, 87 p., 9,95$. / *Au matin l'amour* de Daniel Roy, East Angus, Scions, 1988, 65 p.] *Lettres québécoises*, (53), 33–34.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Jocelyne Felx

LES LANGUES D'ÉSOPE

Montréal français de Pauline Harvey, *Lèvres urbaines*, n° 16 (1987), s.p.

Collectif, *Lèvres urbaines*, n° 17 (1987), s.p.

L'Amour panique d'Antonio d'Alfonso, *Lèvres urbaines*, (1987), 12 p.

Poèmes anglais de Patrice Desbiens, Sudbury, Prise de parole, 1988, 62 p., 9,95$.

L'Espace éclaté de Pierre Albert, Sudbury, Prise de parole, 1988, 87 p., 9,95$.

Au matin l'amour de Daniel Roy, East Angus, Scions, 1988, 65 p.

Le célèbre fabuliste Ésope, esclave chez Xanthos, avait reçu de son maître l'ordre d'apprêter pour ses invités ce qu'il y avait de meilleur. Ésope ne servit que des langues, préparées, il est vrai, diversement. «La langue, expliqua-t-il, est ce qu'il y a de meilleur. Elle est le lien entre les humains, la clef de la civilisation, elle sert à louer les dieux.» Xanthos lui ayant alors demandé d'acheter au marché ce qu'il y avait de pire, Ésope rapporta encore des langues : «La langue, n'est-elle pas la mère de tous les maux? Elle transmet les mensonges et les calomnies, elle divise les humains.»

Il peut sembler paradoxal de donner, comme entrée en matière à une chronique sur la poésie, une page de la vie d'un fabuliste. Mais la littérature des Grecs de l'Antiquité porte en elle une vieille sagesse que n'ont pas démentie les millénaires. Et j'avoue que le sens des paroles du vieil esclave opère encore à travers les ouvrages qui feront l'objet de mon propos.

S'il est vrai, comme le dit Ésope, que la langue naît et se féconde d'innombrables conflits ethniques, sociaux et psychologiques, elle est riche aussi d'une volonté de vivre en commun par laquelle s'élabore une conscience collective. Il aura fallu quinze siècles d'une succession ininterrompue d'infimes changements travaillés par des gains et des pertes, pour transformer le latin en français, langue d'une structure toute différente, extrêmement éloignée de son point de départ. En Amérique, on a vu le français, rattaché à d'autres espérances, engendrer des tournures, infléchir des rythmes et apprivoiser des musiques. Le constat, à l'orée du XXIe siècle, c'est la dégradation du français, de cette manière qui nous est familière de traiter le monde, au nord de l'Amérique.

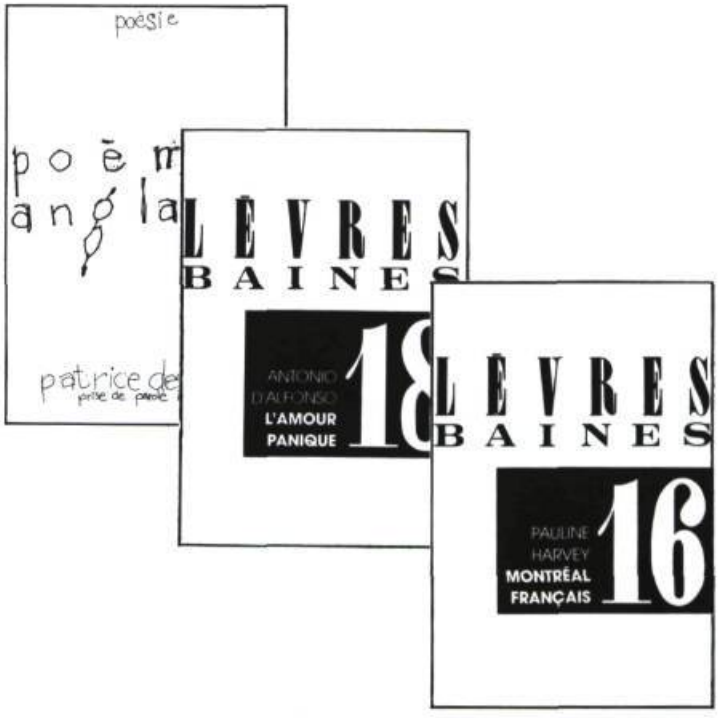
Attentifs à cette question, les ouvrages des Harvey, Desbiens, d'Alfonso, Roy et Albert entretiennent, les uns avec les autres, une même complicité. Ils témoignent de la difficile affirmation de la francophonie nord-américaine. D'East Angus à Sudbury et Hearst, en passant par Montréal, de Paris à la petite Italie montréalaise, ou vice versa, à partir de faits quotidiens, ces poètes disent ce sentiment de crainte face à une inégale répartition du pouvoir des deux langues officielles.

Parmi ces auteur(e)s, c'est Pauline Harvey qui fait entendre la voix la plus radicale. Dressant un petit inventaire de cette solitude française en Amérique, vingt ans après **«Speak White»** de Michèle Lalonde, son texte, *Montréal français*, étonne. On retrouve, sous un mode différent, les mêmes accents dramatiques. Si, dans un français entremêlé d'anglais, le poème de Lalonde fait du pays ce **non lieu** habité par un «peuple-concierge», celui de Harvey, travaillé par une naïve spontanéité de fonctionnement, refuse d'abdiquer la fierté de l'espace et de l'identité conquise. On n'échappe pas au halètement de cette écriture follement elliptique. La phrase, toute en transes et en chocs, s'ajuste à l'oralité. Elle est scandée de répétitions et d'images qui rappellent l'impatience de la parole enfantine. Harvey joue habilement de l'alternance des je, tu et nous, interpellant, en certains fragments, la conscience collective, tel un chant de la victoire.

Montréal français, c'est la vertu quasi magique du cri et d'un slogan qui emporte le poème aux frontières du texte d'incitation pour se muer en un hymne à Montréal : «Cette drôle de ville du nord de l'Amérique avec sa voix française». Curieusement, l'écriture de ce délire coloré, plus habile que léchée, parle avec justesse. Ce cri du cœur émeut. L'instinct émeutier de Harvey réussit à nous hisser au faîte de la «croix du Mont-Royal», cette égide symbolique de la ville depuis 1643.

* * *

Faisant suite au n° 16 de la revue *Lèvres urbaines*, consacré au poème unique de Harvey, le n° 17 présente seize poèmes d'autant de poètes. Cette formule du «poème à la page» qui met en circulation des fragments d'inédits, ou les formes brouillonnes d'un texte en chantier, si elle profite à l'auteur(e), me semble



parfois ingrate pour le lecteur ou la lectrice parcourant des pages qui, au figuré, ne s'impriment pas toujours «pour parler dans l'inédit», comme le laisse entendre la devise de *Lèvres urbaines*. Parce que j'aime croire que le plaisir de l'inédit, se portant au-delà de son sens premier, «invente la couleur des voyelles», afin de produire «cette surprise de n'avoir ouï jamais tel fragment ordinaire»!

Toujours pour *Lèvres urbaines*, Antonio d'Alfonso signe *L'Amour panique*, texte parisien qui m'a semblé par certains côtés, un pastiche du poème «Alcools» de Guillaume Apollinaire. Mais peut-être s'agit-il là d'un travail d'intertextualité, car d'autres accents parlent dans ce texte. Cette prose d'une dizaine de pages s'affirme par ses images qui se télescopent selon le principe du «simultanéisme» créé par le peintre Delaunay. L'écriture nous entraîne dans le flux d'une incessante mutation. Dans un vécu jamais tout à fait compréhensible, le narrateur cherche à retrouver la communication des consciences d'un même monde : «Pays, culture, peuple» (p. 3). Car plus que l'apologie du désordre, ce poème de quelques pages qui tisse l'éparpillement, privilégie le thème de l'identité. Dans le théâtre du réel où tout se joue et où tout doit mourir, pour qu'une autre chose naisse, l'isotopie de l'appartenance à une communauté, à ses lézardes, à ses avortements spontanés, à ses failles, à ses platitudes, demeure.

> *le tabac est médiocre, notre vin vinaigre, la parole toujours humiliée, cadavres de jouissances, déclaration banale, cela s'achève ainsi: sans vomissure, sans bruit, un barbarisme indifférent, et ce moi mutilé comme tout équipage* (p. 4).

Cette communauté qui nous ouvre le monde, qui nous gave d'être, génère aussi un sentiment de contingence, et l'angoisse. D'où l'idée que les signes de l'identité sont autant de douleurs impliquant, dans leur «complaisante ouverture au monde» (p. 12), des mensonges et des ambiguïtés fondamentales. Il y a comme une essence de mort à l'horizon de ce poème «multiculturel», à la fois riche et grave, dans lequel d'Alfonso interroge les deux dimensions de la liberté, la personnelle et la politique.

Desbiens a une bien curieuse façon d'évoquer le désarroi de la langue. À l'origine de son recueil, on sent une errance du poète en attente de l'influx qui le poussera à écrire. Ces *Poèmes anglais*, qui n'ont rien de vraiment anglais, tentent et creusent la peur de le devenir un jour. De plus, cette parole, faite de petites histoires subordonnées à l'histoire, se lit comme un seul poème. Il y a dans l'écriture de ce poète franco-ontarien une déperdition constante de l'idée qui déteint sur l'évolution du poème. Les imperceptibles transformations de la pensée avortent en petits morceaux du monde réel d'une grande vacuité. Cette perte soudaine des forces du poème figure un sentiment de lassitude, me semble-t-il. Et l'on se dit que si Desbiens se perd parfois dans son poème, c'est peut-être pour témoigner d'une fixation contournée ou de la sclérose d'un certain état de la langue condamnée à se clore sur elle-même. Car au-delà de ses trous et ses arrêts, de sa désinvolture dada, oserais-je dire, ce poème sait rendre sensible son souci de poser la précarité de la langue franco-ontarienne comme objet du poème.

Des trois suites qui composent *l'Espace éclaté*, premier recueil de Pierre Albert, celle intitulée «l'Itinéraire» m'a plu. Ce long poème sourd d'un abîme de questions avec la force d'un rêve fixé sur les liens du sang, ce sang historique qui remonte au jour avec la mémoire de «ses sépultures, musées et monuments» (p. 19), et de celle «d'un certain Riel» (p. 19). Pour étayer cette symbolique, le poète évoque la rivière Rouge manitobaine sur les rives de laquelle tant de Canadiens français, venus du Québec, avaient fondé, au siècle dernier, une paroisse. Et Albert nous dit avec justesse que la plume qui écrit «le combat d'une race/la défaite d'un monde» (p. 19), trempe dans le sang :

> *j'avais*
> *l'impression de m'intoxiquer*
> *du sang de ma plume*
>
> *quand je ne marchais plus*
> *du sang me coulait sur les pieds* (p. 28).

Nous fascine le lyrisme de cette écriture vulnérable, et cependant rigoureuse, face au monde qui la blesse. Ce sont des lignes écrites dans la chair, où le «je» est le livre. Le poète retrouve les voix françaises ensevelies quelque part aux confins de sa propre histoire ontarienne. Combien j'ai regretté cependant que les deux dernières suites, «l'Espace éclaté» et «la Faillite du Nord», de quelques pages à peine, varient formellement par rapport à «l'Itinéraire», nous rappelant la poésie d'il y a quelques décennies.

Au Matin l'amour, onzième recueil du poète Daniel Roy, s'attache aux frontières souvent ténues qui séparent les sons. Le recours ludique à la paronymie est certes le trait dominant de cette écriture : «L'herpèse une tonne de plume» (p. 29). La poésie souffre à ce point de ces jeux qu'elle paraît un plâtrage de pensées creuses servant de relais à des calembours souvent bilingues :

> *Thank you no tank you*
> *Non merci*
> *Je sors Dassault*

L'inspiration de ces poèmes est tout aussi factice que son «affichage bilingue» qui détonne.

«La longue balade des mots», tel était le titre de la dernière dictée du célèbre Pivot. On y lit que «les mots ont la bougeotte», qu'ils «forcent les frontières» et que de tout temps, ils «se sont battus pour vivre». Quel(le) poète, dans le giron du politique, comme les Harvey, Desbiens, Roy, Albert et d'Alfonso, ou en marge, n'est pas convaincu(e) que «la plus belle cause, c'est la langue.» Des francophones tous azimuts, l'ont prouvé, ce samedi soir-là! Non sans douleur. □